

tout l'après-midi dans la salle d'attente, leur panier chargé de fleurs et de layette blanche. Peu au fait des suites laborieuses de cette naissance, car aucune infirmière n'a trouvé l'utilité de les alarmer, ils s'apprêtent à partager pain et jambon quand on les invite enfin à aller embrasser leur fille. On leur révèle à voix basse le drame évité de peu. Forts de ce préambule, ils se penchent avec une prudence émue au-dessus de l'enfant.

Le clan paternel Juhel, qui signifie en breton « seigneur généreux », rayonne quant à lui par son absence.

II

Ce fruit de l'hymen ne serait resté qu'à l'état de latence aux fonctions suspendues, si la rencontre d'une femme et d'un homme ne s'était produite à Paris aux Galeries Lafayette, un jour de juin 1950, le 25 plus précisément. Pendant que la froideur se chronicise entre l'Est et l'Ouest depuis la fin du second casse-gueule mondial, le Pays du Matin calme dans une guerre qui durera trois ans compte ses morts par million ; dans l'ignorance la plus totale des vendeurs et des vendeuses du Grand Magasin.

Elle, venue là choisir une étoffe pour sa mère, et lui, champion ès textile en recherche de nouveautés, échangent des regards. S'il ne l'avait pas fort courtoisement aidée à se décider pour une teinte après qu'elle l'ait pris pour l'un des vendeurs, ils n'auraient sans doute jamais mêlé leur sang et leur vie.

On ne peut pas dire que Martha soit tombée sous le coup de foudre. Affectée par une peine de cœur à la Bovary, sans l'arsenic, elle reste sur ses gardes. Quant à Gaston, il la trouve fort à son goût, et devant ses esquives déploie tous les artifices pour l'attendrir. Elle le trouve séduisant et aimable. Il a une démarche preste et élégante dans des costumes taillés à la perfection. Malgré sa voix enveloppante qui peut faire songer aux doux lendemains, son fin profil d'aigle, aux yeux verts et perçants, que d'aucuns pronostiqueraient comme énigmatique ou fascinant, il ne possède pas cette magie qui fait d'un homme l'unique en son genre ; ce petit quelque chose que l'on ne peut nommer, qui vous retourne le ventre et accorde un charisme inégalable à celui que Martha espère d'un compagnon pour la vie, et dont

Gaston est dépourvu. Elle n'aime pas son prénom, *vieux jeu*. Ainsi que cette moustache, *son p'tit balai-brosse*, qu'elle trouve cocasse et superflue. Au premier baiser, ce poil rêche picote désagréablement sa lèvre et chatouille son nez.

Gaston insiste sur le vouvoiement à maintenir avant d'avoir plus d'intimité. Martha est amusée par cette remarque sentant le bourgeois qui s'invente aristocrate, mais froissée par le ton péremptoire, réplique que s'il veut l'épouser, il devra couper cette moustache.

Elle travaille au théâtre de Chaillot. Lors de ses poses, elle traîne près des décors, dans les coulisses, engage la conversation avec les acteurs, les machinistes. Pleine du charme qu'elle dégage, elle cajole l'espoir d'être un jour remarquée pour au moins une figuration dans une des pièces du théâtre; elle n'en est qu'une des standardistes. Son sentiment d'incomplétude ne trouve réparation que lorsque Gaston à bord de sa décapotable rutilante vient la chercher à la fin de sa journée de travail, sous la mine envieuse de ses collègues. Il l'emmène boire un « petit apéro » à l'une des terrasses du quartier. Elle jouit à satiété de leur irruption ronflante dans ce véhicule de grande classe qui attire tous les regards. Gaston n'en est pas moins plein de lui-même : il a la voiture et la femme. Ils s'asseyent à une table, avec cet air détaché qui survole les têtes, d'une morgue quelque peu excessive.

Martha possède le maintien raffiné de certaines femmes de la bonne société, pimenté d'une naturelle vigueur populaire. Élégante et menue, elle porte à se pâmer les robes corolles confectionnées par sa mère. Des robes composées d'un savant cocktail de décence lascive et d'effronterie discrète, imprégnées de lointaines nostalgies et d'amour maternel. Sa silhouette à la taille de guêpe et aux seins généreux fait se retourner sur

grommelant : « Merde... ». Quand c'est lui, Louise s'alarme, car Martha rentre toujours avant. Il ne vient jamais s'assurer du sommeil des enfants. Il va se coucher. Certaines fois qu'il ne dort pas, il surprend Martha entrant la clé dans la serrure. Il saisit sa main et c'est à voix basse une avalanche de jurons, de menaces et de heurts. Louise se lève, et avec cet acharnement à toujours vouloir assister aux scènes les moins délicates, comme pour être témoin et peut-être intervenir, reste dans un coin de la porte à écouter. Elle voit sa mère se tordre les mains, se pincer de douleur. Ils ne s'envoient pas d'objets au visage, c'est plutôt les petits coups mesquins, l'acrimonie des mots, l'humiliation de Gaston. Les répliques de Martha se voulant acerbes comme des flèches, mais faiblement affûtées n'atteignent que pauvrement leur but ; vexer Gaston, le faire taire. Elle n'y parvient pas. Cela finit par des coups sourds. Les sanglots saccadés de la mère comme ceux d'un enfant, entrecoupés de hoquets. Louise voudrait crier « Arrêtez ! ce n'est pas de l'amour ça ! », se précipiter, les séparer. Elle attend l'accalmie et retourne se coucher. Deux ennemis partagent la maison.

Le cliquetis discret du porte-clés, le léger raclement de gorge dû au tabac soulagent enfin Louise, et sans presque de bruits, la mère doucement se penche sur le lit, amenant avec elle la fraîcheur du dehors, le parfum varié de sa nature rousse, et persistante dans son corps toute cette frénésie de la danse, des lieux de rires et de musiques. Elle dépose un baiser sur les petites têtes. Louise avec ardeur saisit à deux mains sa chevelure fraîche pour humer ces verjus de la nuit.

« Tu ne dors pas Loulou ?

— Maintenant, si, puisque tu es là », dit-elle de reproche.

Le manque de chambre fractionne le sommeil. Chaque soir, les films à la violence humaine, la bêtise, la passion, l'émoi

bains, des sons atténuent ce sentiment d'incomplétude. Elle reste ainsi, l'oreille tendue vers les cabines d'essayage du magasin de Gaston, plus bas sous la salle de bains. Des sons qu'elle a déjà entendus dans le hamac de Pascal. Les murmures intimes de l'illicite. Gaston s'adonne simplement avec une vendeuse à autre chose qu'à son métier. Elle retient son rire. Martha arrive et entraîne vivement Louise, plaquant ses mains sur les chastes oreilles, loin de l'agitation clandestine.

« Pourquoi tu colles mes oreilles comme ça ?

— C'est rien, allez viens...

— Mais c'est quoi ça ? insiste l'enfant, en montrant du doigt l'endroit d'où proviennent les bruits.

— C'est rien, je te dis à la fin. ».

Mais Louise sait. Elle sent que tout cela n'est « pas bien ».

Gaston revient à pas d'heure, avec comme un parfum de gynécée flottant sur ses vêtements. Martha ne dit rien, mais tout dans sa gestuelle dégorge l'outrage. Les plats ne sont pas posés avec délicatesse devant son assiette, mais flanqués sur la table assez loin pour qu'il s'en charge lui-même. Il lance sa jambe sur son passage pour la faire trébucher. Le connaissant, Martha évite l'obstacle. Tout cela se déroule dans le silence. Le sourire béat du père tourné vers ses enfants comme si rien ne s'était passé. L'âme blessée de la mère qui s'évade aux *Touristes*. Gaston tout à son assiette lance en provocation comme un rituel cette abjection :

« Encore un steak que les Juifs n'auront pas. ».

Rien que pour déplaire. Martha serre les dents et murmure « Quel salaud, salaud ». Louise sait désormais de son père qu'il est cela, un salaud. Elle a demandé à une des filles Trochon ce qu'est un salaud, parce que ces filles-là ont l'habitude de ces mots. Pour Julianne, « un salaud c'est un sale type qui fait des choses pas claires, et une salope c'est pareil. ». Louise se souvient

de l'insulte à sa mère. Elle ne voulait pas dire cela.

C'est quotidien. Il y a toujours aux repas une nouveauté disgracieuse. Gaston a découpé dans du papier deux oreilles pendantes de cocker auxquelles il a attaché du ruban adhésif, et les a collées de chaque côté du visage du président De Gaulle dès qu'il apparaît sur l'écran de télévision. Pour faire rire les enfants.

Ses parents, qui commettent plus d'écarts qu'elle, lui commandent d'aller vider sa conscience chaque samedi après-midi dans l'ombre fraîche et encensée du confessionnal. Il faut bien avouer quelque chose, puisqu'on le lui intime. Que peut-elle raconter... des mensonges, ça il y en a ; des « mauvaises » pensées, souhaiter la mort de sa mère ne compte pas puisqu'elle se le reproche plus tard et demande pardon à l'invisible ; il y a bien les quelques centimes chipés dans le porte-monnaie maternel pour acheter des bêtises au *Tout à 1 franc* du coin de la rue. Mais elle trouve cela légitime. Au sortir du confessionnal Louise va s'asseoir épandre sa contrition sur un des prie-Dieu. Le curé à l'air patelin, aux grosses mains rougeaudes, à l'haleine fétide dont elle s'écarte dégoûtée dès qu'il s'approche un peu trop près, ne manque jamais d'insister pesamment en saisissant sa taille. A-t-elle autre chose à confesser ? Louise s'écarte de lui et impatiente d'en finir, agacée par ses approches équivoques, jure que non, c'est tout, et que si par hasard il lui revient un autre péché à l'esprit, elle le lui confiera.

« On ne jure pas ma fille, et l'on parle autrement. ».

Elle part en haussant les épaules.

La messe du lendemain vient couronner la séance d'aveux plus ou moins authentiques de la veille. Louise aime beaucoup manger l'hostie. Elle avale le corps du Christ ; cela la ravit. Chaque dimanche, étourdie par la myrrhe, elle récite des textes qu'elle ne peut encore remettre en question. Elle se demande

Tout ça pour un gilet... Mais sûrement pour autre chose.

Sur son matelas pneumatique, Louise passe la nuit à inonder de ses larmes l'oreiller de caoutchouc. Au matin, avec en tête le regard du garçon, sa bouche qu'elle a sentie, elle va toucher sous le drap cet endroit simple et humide entre ses jambes ; hume cette odeur un peu âcre et chaude de jeune bête. Elle se rendort pleine de délices assoupis.

De dépit vindicatif au matin, les parents démontent la tente. Avec la crainte de représailles des Gitans, cette tenace et parasite ignorance de l'étranger.

Il faut toujours que ce chef de famille soit en colère contre tout avant les départs, contre les valises mal remplies qui ne ferment pas, contre les enfants, contre le vent et les moustiques, contre sa femme au visage d'excuse d'être là.

En s'éloignant sur la route, Louise aperçoit Diego par la vitre de la voiture. Il va vers la plage, sa main tenant celle d'une jeune fille de sa fratrie. Louise cogne contre la vitre, fait un signe. Dans ses oreilles, elle supplie son père de klaxonner. Il murmure bourru les mains crispées sur le volant que « cela suffit maintenant. ».

Mais elle a sauté le mur avec son Gitan.

Gaston a changé son itinéraire. Il ne voit que Blois comme étape salvatrice pour lui, seul réconfort à ces vacances insipides ; se plonger dans son cocon familial ; raconter, surtout raconter. Une injonction que Martha et les deux enfants à l'unanimité rejettent comme une potion imbuvable.

« Ah non, pas la grand-mère méchante », gémit Louise.

Lucien s'y met lui aussi en pleurant.

On y va et c'est tout.

La réception des grands-parents est tiède de ne pas avoir été avertis. L'esprit petit-bourgeois devant l'improviste est infirme

à la prodigalité ; le bon accueil n'est pas d'usage. Martha est regardée de haut.

L'oncle qui vient de se marier avec une Élisabeth timide et ignorant encore le guépier dans lequel elle est tombée, vient leur présenter sa dulcinée ; une petite effacée, une posture de femme soumise.

On déjeune de restes de gibier améliorés de patates froides en salade et du sempiternel bon vin dont Martha s'enivre avec rage et plaisir.

La mère Rosette au fait de l'histoire avec le jeune Gitan, car Gaston a parlé, et sentant le désamour de Louise, porte son dévolu sur Lucien pour l'entraîner l'après-midi à l'église de la place Saint-Louis. Il jette un coup d'œil désespéré à sa mère qui profite juste des vapeurs d'un robuste Gigondas. Martha aime tout du vin, sa saveur, ses étincelles. Se pliant à la marotte de cette femme abusivement dévote, elle saisit la main des deux enfants et pénètre dans la nef de l'église, le visage délicatement carminé et l'humeur bachique. Le lieu a des émanations païennes tout à coup.

Ils passent la nuit à Blois. Le lendemain matin, six ans après l'épisode pédophile de l'oncle, Louise manque encore d'en faire les frais.

Les yeux à peine ouverts, elle sent sur sa joue l'haleine fétide d'Hubert qui lui rappelle celle de son curé. Elle se dresse d'un bon. Pourquoi les gens de mauvaises intentions ont-ils toujours une odeur détestable.

« Alors ma petite Agathe, tu as grandi, dis-moi... ».

Il a vieilli, ses traits affaissés transpirent la suffisance et l'avidité.

Il saisit son visage à deux mains.

« Un petit baiser, allez, juste un... ».

Louise hausse les épaules de cette puérité. Elles montent toutes les trois avec la mauvaise humeur de Martha. Émile ne veut pas voir Flora dans cet irrévocable, Jean reste à garder Lucien qui ne comprend pas grand-chose à ce qui se passe.

Tout le long de la route, Martha déverse sa colère sur Louise qui ne dit rien, regarde par la fenêtre, et le tableau de bord de la nouvelle voiture.

« Elle monte à combien ? demande Louise à sa tante.

— 115 km heure...

— C'est ça, ma fille..., râle Martha.

— Laisse-la, Martha. Elle ne pouvait pas savoir. Enfin... elle n'est pas responsable du départ de maman ! Elle est sortie, elle est sortie, c'est tout. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ?

— Être là...

— De voir maman étouffer, qu'est-ce que tu crois que cela lui aurait fait. Ça faisait une personne de moins paniquée... Tu t'es vue, toi, tout à l'heure ? Incapable de tout, d'appeler l'hôpital, etc., effondrée. Je comprends, mais ne donne pas de leçons. ».

La morgue, glacée comme le mot mort, avec ses odeurs d'asepsie, ce vide raisonnant sur les murs de carrelages blancs. Flora pâle et froide, dans un linceul de toile grise, ne ressemble à rien d'autre qu'à une chose, inconnue, jamais vue, jamais serrée dans les bras. Louise frissonne un peu en embrassant le front pétrifié. Elle se demande ce qui a bien pu engourdir cette femme pétillante, si belle dans toute son ardeur, pour la faire résolument disparaître, et appartenir à l'oubli. C'était donc ça la différence entre ressentir le vivant et ne plus jamais le ressentir ; ne jamais plus respirer sa suave odeur poudrée, embrasser sa douce peau tiède. On lui a laissé sa chemise de nuit en pilou bleu. Louise caresse la petite cicatrice sur son pouce, causée par un couteau de cuisine à l'époque des tartes aux fruits. Flora avait bien pleuré ce